

L'ARAIGNÉE AMBITIEUSE

FABLE.

A l'angle d'un caveau, tout près du soupirail,
Une araignée avait filé sa case.
Un jour qu'elle admirait son merveilleux travail,
Ce tissu délicat, aérienne gaze
Qu'en ce moment dorait un rayon du soleil :
"Vraiment un chef-d'œuvre pareil,
Dit-elle, n'est pas fait pour de neurer da... l'ombree ;
Il faut que mon talent se produise au grand jour :
J'ai langui trop longtemps dans cette cave sombre ;
Cherchons un plus noble séjour. "

Et ses deux petits yeux, par l'étroite ouverture,
Qui dans le souterrain envoyait un peu d'air ;
Ses yeux, où de Porquell s'allumait un éclair,
Lorgnent un vaste hôtel de moderne structure,
Qui déployait non loin de là,
Les gracieux détails de son architecture.
" Voilà, dit-elle avec transport, voilà
Le digne sanctuaire où la gloire m'appelle ;
O, je dois étaler les produits de mon art,
Et ma gaze légère, et ma fine dentelle !
Délogeons, partons sans retard. "

— Hé ! quelle ambition, ma chère, vous domine,
Lui dit une fourmi : vieille et bonne voisine,
Qui depuis un moment l'écoutait par hasard !
Vous avez sans souci, pendant longues années,
Filé, dans ce manoir, vos humbles destinées ;
Votre mère y vécut et vos frères aussi ;
Vous n'y manquez jamais de vivres, Dieu merci,
Vous goûtez dans ces lieux la paix et l'abondance :
Ici bas que faut-il de plus pour le bonheur ?
Chercher mieux que cela, c'est folie, imprudence
Hélas ! vos rêves de grandeur
A votre vieille amie inspirent des alarmes . . .
La voisine à ces mots verse deux grosses larmes.
— Elle eut pu s'épargner ce soin ;
Car la folle araignée était déjà bien loin,
Arpentait, gravissait, arrivait hors d'haleine,
Se glissait dans l'Hôtel, et répétait tout bas,
— En dégoûdissant ses longs bras,
Que la gloire après tout ne s'acquiert pas sans peine.
Notre araignée alors s'installe sans façon
Sous les lambris dorés d'un superbe salon,
Et va se choisir une place
Au centre rayonnant d'une belle rosace ;
Puis dans le calme de la nuit,
Elle se met à l'œuvre et commence sa toile,
Et sans relâche la poursuit.
La rosace a déjà disparu sous ce voile ;
Mais à peine le soleil luit,
Qu'un armé de longs balais, un frotteur, un vandale,
Un rustre, d'une main brutale,
Fait tomber à ses pieds le chef-d'œuvre immortel
Dont elle avait doté le salon de l'hôtel.
L'ouvrière gémit et grande est sa surprise :
" Bah ! dit-elle bientôt, ce n'est qu'une méprise ;
Ce lourdaud, de mon art n'a pu sentir le prix ;
Recommençons. " Hélas ! l'intrépide fileuse
Dans ses nouveaux essais ne fut pas plus heureuse,
Et vit chaque matin, choir son œuvre incompris.
Enfin, pour comble d'infortune,
Le maître de l'hôtel ordonne à ses valets
De dénicher cette bête importune ;
Et l'un d'eux, l'enlaçant dans ses propres filets,
Et montrant sa victime aux yeux charmés du maître,
La fait sauter par la fenêtre.
Elle tombe expirante, et son œil presque éteint,

Son œil où la douleur se peint,
Cherche, aperçoit de loin le toit qui la vit naître,
Et sous lequel ses jours coulaient si doucement ;
" Rêve fatal ! dit-elle à son dernier moment,
Ambition, toujours de mécomptes suivie,
On l'immole ici-bas le bonheur et la vie. "

F. DE COMMINGES,
Élève de seconde à l'école de Sorèze.

LES COMLOTS TURCS A CONSTANTINOPLÉ.

Le complot turc du mois de Septembre dernier, ce complot dont l'Europe s'est émue, et non sans raison, car il aurait pu changer la face de l'Orient s'il n'eût éclaté dans sa force, n'est point un événement fortuit, extraordinaire, dans l'histoire ottomane. Les Turcs sont coutumiers du fait. N'ayant jamais pu, grâce à l'oppression perpétuelle qui pèse sur eux, exprimer librement leurs opinions en matières gouvernementales ni en d'autres matières, ils ont agi dans l'ombre. C'est là l'essence des pouvoirs despotiques, et celui des sultans est le plus despotique des pouvoirs de la terre. Les padischahs et leurs sujets se prennent réciproquement en haine ; les esclaves conspirent contre les maîtres, et les maîtres contre les esclaves. En 1866, pendant que les janissaires méditaient la perte de Mahmoud II, ce sultan réformateur préparait la ruine des janissaires, dont il fit, comme l'on sait, une immense boucherie sur la place de l'Et-Méidan.

Le parti de l'*objack*, qui n'est pas mort, car les parties dont les opinions politiques sont des croyances qui ne meurent pas, voulut prendre sa revanche onze ans après. Nous nous trouvions alors à Constantinople, où nous pûmes recueillir des détails circonstanciés et précis sur ce complot purement turc, comme paraît l'être celui qui vient d'être déjoué. Qu'il nous soit donc permis de reproduire ici ces détails que nous avons consignés ailleurs. Les événements récents de Constantinople leur donneront, ce me semble, un intérêt d'actualité.

Mahmoud II se trouvait à Andrinople le 2 juin 1837 lorsqu'on lui apprit qu'une conspiration turque contre sa vie venait d'être découverte. " Ah ! dit le sultan indigné, je croyais qu'il n'y avait plus de janissaires ! " Vingt-six des conjurés fu-

rent arrêtés à Andrinople même. Vingt d'entre eux eurent la tête tranchée ; six autres furent chargés de fers et conduits à Constantinople. Mis à la torture, ils répondirent qu'ils n'étaient pas des traîtres, mais de bons musulmans, et qu'ils mourraient avec le regret de n'avoir pas assassiné le Padischah, et aussi de n'avoir pas livré aux flammes Péra et Galata, ces deux faubourgs franco d'où leur venait disaient-ils, tout ce qui blessait leurs affections et leurs croyances. On les étrangla. Une foule de musulmans plus ou moins compromis dans la conjuration furent décapités et pendus. Ces sanglantes scènes se passèrent sans bruit, sans trouble dans la capitale. Tout se fit mystérieusement. Le Bosphore seul eût pu apprendre le nombre des victimes jetées dans les flots pendant les nuits de la première moitié du mois de juin 1837.

Des chefs militaires, quelques démas, un ministre même, Pestew-Pacha, qui, en 1833, avait pris une part active au traité de Hunkar-Kélessi, furent soupçonnés de n'avoir pas été étrangers à cette conspiration. Quelques uns de ces personnages disparurent ou ne sait comment. D'autres, parmi lesquels se trouvait Vassat-Effendi, secrétaire particulier du Sultan et gendre de Pestew-pacha fut révoqué de ses fonctions de ministre et exilé à Andrinople, au mois de septembre 1837. D'après le *Moniteur Ottoman* de cette époque, ce dignitaire était accusé " d'avoir abusé de sa position pour entraver, par des manœuvres secrètes, l'effet salutaire des mesures prises par Sa Hautesse pour la régénération et le bonheur du peuple. "

Invité à dîner par Emir pacha, gouverneur d'Andrinople, Pestew s'y rendit sans penser au sort qui l'attendait. A la fin du repas, Emir pacha donna à lire à son hôte un ordre suprême qui demandait sa tête. Après cette lecture qui ne produisit aucune émotion sur la figure du condamné, on lui présenta une tasse de café mêlé de poison. " Que le ciel conserve une heureuse et longue vie à mon sublime maître le Sultan Mahmoud ! dit Pestew d'une voix calme et assuré, en tenant à la main le breuvage mortel. Que Dieu lui donne toujours des servi-